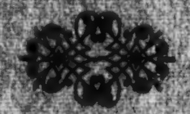
Extrait de la *Revue Canadienne* de mars 1917

Un Séminaire de France

EN TEMPS DE GUERRE

PAR

M. l'abbé ED. GOUIN, prêtre de Saint-Sulpice,
PROFESSEUR AU GRAND SÉMINAIRE D'ANGERS



MONTRÉAL
ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
249, rue Lagauchetière Est
1917

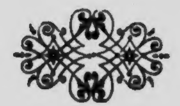
Extrait de la *Revue Canadienne* de mars 1917

Un Séminaire de France

EN TEMPS DE GUERRE

PAR

M. l'abbé ED. GOUIN, prêtre de Saint-Sulpice,
PROFESSEUR AU GRAND SÉMINAIRE D'ANGERS



MONTRÉAL
ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
249, rue Lagauchetière Est
1917

UN SÉMINAIRE DE FRANCE

EN TEMPS DE GUERRE

AVANT la Séparation — c'est déjà loin : dix ans ! tant de choses se sont passées depuis dix ans! — le grand séminaire d'Angers était un des plus renommés de France, non seulement, comme il l'est resté, pour le grand nombre de vocations qui s'y abritent et l'aménité de caractère qui distingue ses hôtes, mais encore pour la perfection de son installation matérielle. Il occupait une ancienne abbaye de bénédictins, entourée de vastes jardins, restaurée sans parcimonie et adaptée à sa destination nouvelle par le gouvernement impérial, enrichie d'une belle chapelle gothique, achevée en 1870, et consacrée solennellement au cours des mémorables fêtes, par lesquelles le clergé angevin voulut célébrer le deux-centième anniversaire de l'union du séminaire diocésain avec la compagnie de Saint-Sulpice, l'an 1895... Dix ans plus tard survinrent la dénonciation du Concordat, la loi de Séparation des Eglises et de l'Etat, le rejet par Pie X des associations cultuelles, la confiscation par l'Etat des séminaires, des menses, des biens de fabrique et des fondations pieuses.

Directeurs et séminaristes abandonnèrent, sans récriminer, leurs somptueux bâtiments. Faute d'un local suffisant pour les loger tous, ils se divisèrent en trois tronçons et cherchèrent asile, les aînés au couvent des dominicains récemment dispersés par la législation anticongréganiste d'où ils émigrèrent chez les capucins, un autre groupe dans une ab-

baye de bénédictins également abandonnée des bords de la Loire, les plus jeunes dans une maison de campagne des environs d'Angers mise par une pieuse famille à leur disposition. C'était une situation violente, remplie d'inconvénients que les catholiques angevins eurent à coeur de faire cesser.

Ils formèrent, sous l'inspiration de l'évêque, Mgr Rumeau, dont Montréal n'a pas oublié la persuasive éloquence, une société civile pour la construction d'un séminaire diocésain. Concours et souscriptions affluèrent. Bientôt, aux limites de la ville, sur les hauteurs qui bordent la rive droite de la Marne, commença de s'élever un vaste bâtiment, où la brique et la chaux remplaçaient la pierre de taille, mais élégant dans sa simplicité, aéré et commode.

Dans sa hâte d'en prendre possession, sans attendre l'achèvement des derniers travaux, le corps professoral s'y installa au début des vacances de 1914, le 31 juillet. Des rumeurs de guerre étaient dans l'air. Le surlendemain, le conflit éclatait, la mobilisation était proclamée. D'un bout à l'autre du territoire, tous les Français en état de porter les armes quittaient leurs familles et leurs tâches du temps de paix, pour se rendre au lieu et à l'heure marqués pour chacun par son livret militaire. Nulle défection : les *socios* les plus compromis dans l'agitation antimilitariste des années précédentes ne se faisaient remarquer que par un patriotisme particulièrement bruyant, et les *curés*, sans reconnaître le principe d'une loi attentatoire au caractère sacré de leur mission, renonçaient à revendiquer des immunités, certes légitimées par l'équivalence des services, mais que l'opinion n'eût pas comprises et que le pouvoir n'eût pas accordées.

Voilà comment, tout à la veille de se voir terminer et peupler, le beau séminaire neuf, où ne manquaient plus que l'éclairage et le chauffage, avec quelques portes, des planchers, des carrelages, des plâtres et des peintures, où quelques semaines à peine auraient amené une exubérante jeu-

nesse, impatiente d'y trouver toutes les conditions de la formation cléricale, fut laissé inachevé et demeura plus d'à-moitié vide. Du jour au lendemain, les ouvriers disparurent, laissant sur le chantier outils et matériaux. Voilà déjà de cela trente mois et rien n'a été enlevé: les rails et les wagonnets qui servirent aux maçons encombrent toujours la cour d'entrée, des piles de carreaux pour le pavage de la chapelle se détériorent au grand air et dans l'humilidité des caves, de pleins sacs de ciment se durcissent et deviennent inutilisables.

Les séminaristes interrompirent leurs vacances pour gagner la caserne et de là le champ de bataille, puisqu'ils étaient de la génération soumise aux lois militaires de 1905 et de 1913, astreints dès lors en temps de guerre au service armé, tandis que leurs aînés, enrôlés sous un autre régime, se trouvaient affectés aux services sanitaires, devenaient infirmiers ou brancardiers. Quelques-uns, de constitution frêle, se virent versés dans les services auxiliaires et furent employés dans les bureaux ou commis aux tâches humbles et variées que comportent l'entretien et le ravitaillement d'armées en campagne.

Le lendemain de la mobilisation, un représentant de l'autorité militaire s'empara du séminaire en vertu du droit de réquisition et l'annexa à la caserne d'artillerie voisine, devenue trop étroite pour les recrues qui affluaient. Tout de suite arrivèrent trois cents artilleurs et cent cinquante chevaux: on étendit de la paille, sur le sable de la cour pour les bêtes, sur le plancher des salles et des chambres pour les hommes, et on vint à bout de tout loger.

Ces hôtes demeurèrent cinq semaines, puis cédèrent la place à une ambulance anglaise. Après Charleroi, pendant la retraite sur la Marne, qui livrait provisoirement le nord de la France aux envahisseurs, le contingent anglais, débarqué aux premiers jours d'août, et constamment renforcé depuis lors, avait dû transporter sa base de Boulogne et du

Havre à Saint-Nazaire et à Nantes. Trouvant Angers sur le chemin qui allait du front à sa nouvelle base, il y installa des hôpitaux pour ses blessés. C'est ainsi que les Anglais entrèrent en possession du séminaire d'Angers et l'occupèrent trois mois. Ils surent s'y ménager un séjour confortable, mirent la dernière main aux installations électriques, aménagèrent un ascenseur dans la cage encore vide d'un escalier, transformèrent la chambre épiscopale en salle d'opérations, érigèrent sur la cour tentes et baraquements pour toutes les commodités. Chaque cellule reçut plusieurs malades; deux rangées de lits s'alignèrent le long des couloirs; toute une moitié d'étage fut attribuée aux *nurses*.

Bientôt, les victoires de la Marne et de l'Yser ayant libéré de larges portions du territoire et dressé la barrière infranchissable derrière laquelle l'armée alliée prépare en sécurité le complet triomphe, les Anglais reportèrent leurs bases vers le nord, évacuant la Bretagne et l'Anjou. Seuls demeurèrent une douzaine de pauvres *Tommies,* morts des suites de leurs blessures, que garde pieusement la vieille terre française arrosée de leur sang. Des accrocs aux plâtres tout frais, des inscriptions sur les boiseries, des taches sanglantes sur les murs blancs diront aux habitants du séminaire le passage et la vaillance de leurs prédécesseurs en *khaki.*

Les Anglais partis, les artilleurs revinrent. Mais comme ils n'occupaient que deux étages sur quatre, on songea qu'on pourrait ouvrir le séminaire. Restait-il donc des séminaristes? Peu: le cinquième ou le quart du nombre ordinaire, soit une quarantaine; assez pour constituer une communauté. C'étaient, pour une bonne partie, des " philosophes " qui, appartenant aux classes 16 et 17, n'avaient pas encore été convoqués, auxquels se joignaient quelques " théologiens " écartés, au moins provisoirement, par les majors, pour constitution défectueuse. Le personnel enseignant, dont les membres avaient, pour la plupart, dépassé l'âge auquel on cesse

d'être mobilisable, demeurait en nombre suffisant pour satisfaire aux exigences d'une maison réduite. Chassés du séminaire par l'invasion anglaise, ils n'avaient point accepté de demeurer inactifs, et ceux dont les forces l'avaient permis s'étaient donnés au ministère paroissial où le départ subit de presque tous les vicaires et de plusieurs curés avait entraîné une désorganisation complète.

Des vingt-huit vicaires que comptaient ensemble, avant la guerre, les onze paroisses de la ville d'Angers, il en reste exactement deux, et il n'est pas sûr qu'on en trouve dix dans les quatre-cent-dix-huit paroisses du diocèse. Pour combler les vides, des prêtres âgés ou malades, retirés du ministère, sont revenus à l'activité et ont repris les tâches de leur jeunesse ; de vieux curés privés de leur collaborateur habituel accomplissent double besogne; quelques-uns sont morts à la peine. De petites paroisses se sont vu enlever leur unique prêtre: pour y maintenir un minimum de vie religieuse, un prêtre des environs, souvent un professeur de collège — car les collèges ecclésiastiques continuent tous de fonctionner avec un personnel réduit de moitié, mais dont le dévouement double les forces — arrive le samedi soir à l'heure des confessions, célèbre les offices dominicaux, fait l'instruction et le catéchisme, visite les malades, procède, s'il y a lieu, aux enterrements et aux baptêmes, et repart dans les vingt-quatre heures.

On redoute beaucoup, malgré le zèle de ces bons ouvriers, un ralentissement de vie religieuse qui, s'il se prolongeait, pourrait déshabituer des observances dominicales des populations jusque-là ferventes. Dans les villes ou près des villes, où se rencontrent des formations sanitaires de quelque importance, des prêtres mobilisés, infirmiers ou secrétaires, moyennant quelque bienveillance de la part des médecins-chefs, viennent à certaines heures renforcer le clergé paroissial. Mais c'est dans les campagnes qu'il devient difficile

d'assurer partout une messe au moins chaque dimanche. Devant cette pénurie, de dignes sulpiciens habitués à la résidence n'ont pas hésité à quitter chaque semaine la communauté et à s'improviser vicaire ou curé d'une paroisse dégarnie. S'y rendre est un problème. Car, depuis la réduction du nombre de trains et la réquisition des chevaux de voiture, les moyens de transport sont rares. Qu'à cela ne tienne ! Ils feront, malgré leur âge mûr, loin des yeux indiscrets, quelques-uns, dit-on, dans le secret d'un vaste grenier, l'apprentissage de la bicyclette, et dès lors, chaque samedi soir, retroussant leur soutane avec toute la modestie possible, ils enfourcheront leur "bécane", machine d'occasion achetée pour le temps de la guerre, et pédaleront gravement vers un humble village, où les femmes et les vieillards qui, pendant l'absence des hommes mobilisés, assurent la culture des terres avec une si courageuse persévérance, attendent impatiemment le réconfort hebdomadaire de leur présence. C'est une journée fatigante après une semaine bien remplie. Bah ! au front, *ils* en voient bien d'autres !

Quand les messieurs du séminaire inaugurèrent ce laborieux apostolat, ils jouissaient des loisirs forcés que leur ménageait l'occupation anglaise, mais ils n'hésitèrent pas à le continuer quand, le séminaire rendu à sa destination primitive, ils y eurent repris leurs anciennes tâches, quelque peu alourdies par l'absence des trois collègues mobilisés dont ils se partagèrent le fardeau. Ils étaient sept, mais l'un se trouvait exilé par son âge des fonctions actives: des autres, quatre avaient assumé la charge de paroisses rurales où ils se rendaient chaque dimanche; un cinquième n'était empêché de les imiter que par une santé fâcheuse; quant au supérieur, que sa grandeur attachait au rivage, il se dédommageait en allant occuper à la paroisse voisine, toute l'après-midi du samedi, le confessionnal d'un vicaire absent. Il fallait bien au reste qu'il demeurât quelqu'un au séminaire, la grande

journée du dimanche, pour assurer les offices et les exercices de communauté. Il est vrai qu'à cette première rentrée au nouveau séminaire, la pauvre communauté ne dépassait guère la quarantaine.

Elle allait, aux rentrées suivantes, s'accroître de façon notable et se voir porter au-delà de soixante, par suite de l'arrivée de colonies venant du nord. Il y a là-bas, depuis deux ans, des diocèses partiellement envahis, des villes épiscopales occupées par l'ennemi, des clercs séparés de leur évêque et du séminaire diocésain, et contraints pour continuer leurs études de demander asile à une institution de l'arrière. Angers en a reçu une vingtaine de Lille et de Cambrai, avec un Alsacien surpris en France par la guerre et quatre Ecossais envoyés de ce côté-ci de la Manche chercher la formation ecclésiastique française.

La cohabitation dans le même bâtiment de séminaristes et d'artilleurs n'alla point sans quelques désagréments, au moins pour les premiers. Sans doute les domaines respectifs étaient soigneusement séparés. L'autorité militaire multipliait à l'adresse de ses subordonnés les recommandations sages, et les soldats modéraient de façon méritoire le bruit de leurs pas et le son de leurs voix. Malgré cette bonne volonté, les hôtes occasionnels du séminaire n'eurent point la pensée de s'exercer pendant leur séjour aux habitudes monastiques. Ils furent à certains jours jusqu'à trois ou quatre cents. Ils se rendaient, le jour, à la caserne voisine et ne revenaient au séminaire que pour la nuit. Ils couchaient à l'étage supérieur qui leur était intégralement réservé, et, quand ils étaient trop, envahissaient les salles du bas. Comme ils ignoraient le grand silence et que la maison est sonore, le repos et le recueillement des autres étages furent quelquefois troublés. Dans les salles libres du rez-de-chaussée (premier étage), on avait établi un dépôt d'habillements confié à la garde de bons territoriaux. Il y est encore. Deux fois par jour, à l'heure

des études ou des classes, la cour du séminaire retentit du vacarme d'un des pesants fourgons qui servent au transport des effets militaires, qu'on vient charger ou décharger sans hâte, mais non sans bruit. La communauté ne conservait à l'étage inférieur que la chapelle et le réfectoire qu'on avait divisés par une cloison mobile pour s'y tailler une salle d'exercices et de classe.

Dans le cours de l'année, on put reconquérir une partie des locaux, les occupants ayant émigré, les uns après les autres, dans la direction du front. Même les garde-magasins furent rappelés et invités à céder à des femmes le soin de plier, ravauder et empiler les vieux uniformes. Quand l'annonce en fut donnée au séminaire, ce fut un bel émoi : " Des femmes au séminaire ! "... Il fallut s'incliner devant la nécessité. L'autorité militaire y mit d'ailleurs de la complaisance et n'admit que des personnes d'âge respectable et de discrétion garantie. Elles gagnent leur salle de travail aux heures d'études. On ne les aperçoit guère. Que ne les entend-on aussi peu ! Mais il faut bien que les langues courent, tandis que courent les aiguilles.

Sans trop se laisser distraire par ces voisinages imprévus, la chétive communauté accomplit avec régularité les exercices quotidiens du séminaire. Le coutumier n'a subi que le minimum de modifications im[illegible]ar les circonstances. N'exigeons pas par exemple qu'en temps de guerre, alors que toute la vie du pays se concentre sur le front où s'agitent ses destins, la porte du séminaire demeure impitoyablement fermée aux nouvelles de là-bas, et ne nous étonnons pas de trouver chaque jour le dernier communiqué affiché sous les cloîtres à côté de l'Ordo.

Le séminaire n'abrite plus qu'une portion, la moindre, de la communauté. Les autres, les plus nombreux, sont aux armées. Il y en a eu au moins une centaine de mobilisés au cours des deux premières années de guerre. *Vingt-trois*, le

quart, sont tombés, et parmi eux les meilleurs. “ Ne faut-il pas, disait un vieux supérieur, que les Allemands nous aient volé notre cahier de notes pour tuer ainsi, à coup sûr, tous nos premiers? ” Ne devinait-elle pas plus juste cette brave lavandière qui ripostait à une compagne scandalisée de voir ainsi disparaître l'élite: “ Pardi! quand j'lavions not' beau linge, j'prenions ti pas la plus belle eau? Bin, l'bon Dieu est quasiment en train d'nous laver à c'te heure. Il va pas prendre la plus vilaine eau! ” C'est aussi la pensée qui inspirait l'un de ces héros, déjà marqué pour l'immolation: “ S'il faut du sang de victimes un peu plus purcs, écrivait-il, je donne le mien dans la plus grande simplicité. Ce sera ma première et ma dernière messe. Mais j'aurai fait mon rôle de victime et de prêtre. J'aurai suivi mon maître! ”

A l'oeuvre de rachat concourt la souffrance des blessés. Ils sont nombreux aussi parmi les séminaristes-soldats. Moins éprouvés pourtant que les prêtres, leurs aînés, dont l'un, jeune professeur, a perdu les deux yeux dans une explosion d'obus, ils ont, Dieu merci! grâce à l'audace et à l'adresse des chirurgiens, conservé presque intacts les membres et les organes essentiels. Le plus endommagé s'en est tiré avec un raccourcissement de la jambe droite, à peu près corrigé par un renforcement de la semelle correspondante. C'est le seul qui se soit trouvé dans l'impossibilité de retourner au front. Libéré du service, il a repris sa place au séminaire, et deux rubans aux couleurs vives, croix de guerre et médaille militaire, font le plus bel effet sur le noir de sa soutane.

Quand, la victoire gagnée, les séminaristes-soldats se retrouveront séminaristes tout court, sur le drap sombre du vêtement ecclésiastique s'épanouira une floraison des plus variées. Car, dans les fonctions les plus diverses, ils savent recueillir les plus flatteuses distinctions. Les citations et les croix de guerre, qui en sont l'accompagnement ordinaire, sont déjà en si grand nombre qu'on ne prend plus la peine de les

compter; les médailles militaires, dont on est très avare, atteignent la demi-douzaine; il s'y joint une médaille russe et une médaille anglaise; les promotions se multiplient, transformant les clercs pacifiques d'hier en sous-officiers pleins d'entrain, voire même en officiers brillants. Oh! le souci d'avancement et de récompenses ne tourmente guère les braves enfants. S'ils arrivent aux premiers rangs, c'est que, se donnant ouvertement comme séminaristes, ils se sentent observés et tenus d'être toujours en tête. C'est aussi qu'ayant à coeur d'inaugurer parmi leurs camarades des tranchées d'apostolat dont ils feront un jour profession, ils voient dans les distinctions un moyen d'influence dont ils sauront user. Ils sont les auxiliaires les plus dévoués des aumôniers militaires débordés, remplissent auprès d'eux le rôle du catéchiste auprès du missionnaire, organisent et annoncent les solennités religieuses, gagnent et instruisent des catéchumènes, recrutent des associés au rosaire vivant, groupent autour d'eux des chrétiens d'élite et savent insuffler l'esprit d'apostolat qui les anime.

Pour suffire à la dépense d'activité qu'exige semblable vie, une alimentation surnaturelle intense est indispensable. Le séminaire reste le grand pourvoyeur des exilés: il leur assure relations, prières, correspondances, et leur ménage de réconfortants séjours aux intervalles éloignés des permissions. Connus comme séminaristes et recommandés comme tels aux aumôniers des régiments, ils ont vite fait de découvrir dans leur voisinage d'autres séminaristes, des prêtres, également mobilisés, se rassemblent le plus qu'ils peuvent, se retrouvent aux heures libres, accomplissent en commun certains exercices, voire même de vraies retraites, se soutiennent aux jours sombres, s'encouragent à la persévérance et au progrès. De loin, maîtres et amis, demeurés au séminaire, écrivent fréquemment et maintiennent autour de leur âme l'atmosphère qui conserve et fait grandir les vocations. Une cir-

culaire mensuelle, rédigée et polycopiée au séminaire, porte à chacun, avec les nouvelles des confrères dispersés, un programme spirituel et des conseils pratiques. Un secours plus efficace est la prière qui met en action la puissance de Dieu: on prie chaque jour au séminaire, et avec grande ferveur, pour les frères qui sont au danger; on organise à leur profit la communion perpétuelle; chacun leur abandonne, une fois par semaine, les mérites et les bonnes oeuvres de sa journée.

Des dispositions bienveillantes assurent à chaque poilu, environ tous les quatre mois, la douceur de toute une semaine passée à son foyer: c'est la bienheureuse *permission* si longtemps attendue, et si vite écoulée. Les séminaristes-soldats tiennent à en réserver quelques jours au séminaire, où leur âme parfois lasse, anémiée par un séjour prolongé dans un milieu de ferveur médiocre, ou abattue par l'apparente inutilité de tant d'efforts, a hâte de se refaire. Le train des permissionnaires arrive ordinairement de nuit: ils se glissent furtivement dans le séminaire endormi par une porte dérobée, dont on leur a dévoilé le secret, gagnent une chambre tenue constamment prête pour ces surprises... Le matin, à l'oraison, puis à la messe, la communauté s'édifie de voir une capote bleue trouer la blanche rangée des surplis : c'est le poilu retour du front, soucieux de mettre à profit chacun des courts instants qu'il passe au séminaire... Dès que la récréation vient délier les langues, tous s'empressent et lui font fête. Que ces heures de fraternelle intimité sont douces, mais rapides! Au départ, malgré l'assurance qu'on affecte, l'émotion transparaît: se retrouvera-t-on jamais sur terre? On repart cependant plus vaillant: “ Comme au plus fort des mêlées de là-bas, écrivait au terme d'une de ces visites — pour lui ce devait être la dernière — le sous-lieutenant abbé René Briant tombé à l'attaque de Champagne le 25 septembre 1915, je me suis redonné à Jésus, désirant vivre avec lui, en lui, et je repars joyeux, parce que je suis à un autre, parce que je suis à

Jésus. J'accepte tout; je lève la tête, la tendant bien haut, malheureux de la sentir trop à mon corps par instants. Je repars, désirant prendre du plaisir ce qu'il en faut et du devoir tout ce que je peux... La vie, vraiment belle, vraiment joyeuse, c'est la vie qui n'est point à soi. ”

Plusieurs emportent cependant un regret au fond de leur âme. Ils quittèrent le séminaire pour la défense du pays, à la veille de recevoir l'ordination qui fait les prêtres; ils souffrent de voir s'écarter d'eux l'idéal si proche autrefois. Prêtres, ils goûteraient le réconfort de la messe offerte au moins de loin en loin et la joie d'une action sur les âmes plus immédiate et plus profonde. En règle générale, leur voeu n'est pas réalisable: les conditions où il leur faudrait accomplir leur préparation et inaugurer leur ministère seraient peu favorables à une réception fervente et risqueraient d'engendrer, puis de perpétuer, dans l'exercice des fonctions saintes, des habitudes fâcheuses, que les circonstances du moment peuvent bien expliquer, mais qui ne sauraient se continuer sans dommage. Toute règle comporte pourtant quelque exception. C'est pourquoi tel sous-diacre d'hier, soldat du génie, occupé depuis de longues semaines avec son bataillon à l'aménagement de tranchées, dans un secteur très exposé, et privé depuis ce temps, par l'effet d'une situation d'ailleurs exceptionnelle, de secours religieux, a reçu son appel aux ordres supérieurs, est entré en retraite le premier jour de sa permission et s'en est retourné au front, le lendemain de sa première messe, porter à ses compagnons de peine les prémices de son sacerdoce.

Ces visites, ces nouvelles, les récits qu'elles apportent, les visions qu'elles évoquent, et les espoirs qu'elles découvrent, tourmentent bien quelquefois les hôtes du séminaire dans leurs pieux exercices et leurs studieux labeurs. S'en étonner serait mal connaître cette jeunesse au coeur ardent et bien français. Mais s'ils sont tentés passagèrement d'envier à

ceux du front l'action et le danger dont ils se croient privés, ils s'apaisent en réfléchissant qu'ayant toujours à leur portée la prière et le sacrifice, ils tiennent les instruments nécessaires et infaillibles de toute oeuvre qui sauve, que la fidélité aux devoirs du séminaire est le meilleur concours que réclament d'eux les poilus et que l'accomplissement parfait des devoirs obscurs du présent est l'indispensable préparation aux grands devoirs dont ils rêvent. Les leçons qui viennent du front enseignent d'abord le renoncement. Quelle autre conclusion tirer de lettres comme celles-ci ? : " L'attaque venait d'être ordonnée... Un soldat parlant à un ami lance d'une voix grave : " Frère, il faut mourir ! — J'ai appris ", répondit l'autre. Et chacun s'en alla. Que je suis content de me battre avec de tels hommes !... Kléber disait qu'être soldat, c'est marcher lorsqu'on est fatigué et qu'on a faim ; c'est, lorsqu'on vous dit : " Vous irez là et vous y mourrez ", dire oui, mais oui tout court, y aller... et mourir. La France aujourd'hui regorge de soldats semblables; leur sacrifice ne peut être vain. "

En attendant leur tour de participer aux grands sacrifices, les clercs du séminaire s'y disposent par la pratique des petits, dont l'occasion ne leur manque pas. Chaque semaine, les théologiens renoncent au congé et à la promenade traditionnelle, pour aller surveiller, promener, distraire et instruire des enfants de patronage ou de petits collégiens. Le dimanche, ils font les catéchismes dans toutes les paroisses. Dans la pénurie de prêtres où l'on se trouve, c'est leur dévouement qui assure d'un bout à l'autre de l'année, et plus activement encore au temps des vacances, la marche régulière des patronages et des catéchismes.

Un tiers de la communauté du séminaire, les plus jeunes, appartient au contingent touché par le prochain appel : la classe 18, ainsi nommée parce qu'en temps de paix elle aurait été incorporée en 1918. Mais, en temps de guerre, les jeunes

classes sont convoquées bien avant le temps normal, à intervalles variables, suivant les nécessités militaires. Il faut, chaque fois, une loi spéciale votée par le Parlement. Dès que le projet en est déposé, avec quelle fièvre les futurs conscrits n'en suivent-ils pas les étapes, supputant les chances de succès, s'essayant à prévoir les dates de la révision et de l'incorporation ! Plusieurs, inquiets du développement médiocre de leur tour de poitrine, s'astreignent chaque jour, dans l'espoir de gagner quelques centimètres, à de longues séances de gymnastique en chambre. Aux récréations, autour de la cour, et les jours de promenade, autour du parterre de la maison de campagne, ils organisent des marches d'entraînement, des courses de longue haleine, en vue des épreuves physiques requises pour l'enrôlement dans certains corps d'élite ou l'admission aux premiers grades.

La fièvre redouble quand débutent les opérations des conseils de révision, commissions chargées de procéder à la visite médicale des conscrits et de les déclarer aptes ou inaptes au service, qui siègent successivement au chef-lieu de chaque canton. Que d'inquiétudes ! « Ici, un tel a été pris. Là, un tel refusé. Vais-je être trouvé bon ? »... Le conseil est passé. On est déclaré bon. Les angoisses ne cessent pas. Le plus dur commence à peine. A quand la convocation maintenant ? Pour quelle arme ? quel régiment ? quel dépôt ?... Enfin, l'ordre arrive. On n'est plus guère incorporé dans son département. Il faut s'estimer heureux quand c'est dans sa région. Quelques jours sont donnés pour les préparatifs et les adieux. Puis on part bravement, refoulant son émotion, décidé à faire partout, quoiqu'il arrive, tout son devoir, emportant, dans sa poche, une lettre d'introduction pour le curé, l'aumônier militaire, ou le supérieur du séminaire si la chance vous désigne pour une ville épiscopale.

Angers, qui abrite de nombreux dépôts d'infanterie, d'artillerie, de génie, voit arriver parmi les conscrits qui s'y ache-

minent des séminaristes des diocèses les plus divers. Il y en eut l'an dernier, à certaine date, plus de vingt-cinq. Dès leur première sortie, ils arrivent au séminaire, quelque peu embarrassés dans leur nouvelle tenue de fantassins, artilleurs ou sapeurs. On les reçoit à bras ouverts. On leur donne à chacun une chambre. Le soir, aux heures de repos qui suivent les exercices, ils y viennent goûter quelques instants de recueillement, puis se dirigent vers la chapelle, avides de se retremper dans une fervente visite au Très Saint-Sacrement, entendent la lecture spirituelle, prennent part au souper commun, et rejoignent précipitamment la caserne pour l'appel du soir. La période d'instruction dure quelques mois. Un soir, on les voit arriver, mieux astiqués et plus émus: leur régiment part dans la nuit pour se rapprocher du front. Bon courage, chers enfants. Que Dieu vous garde !

La guerre, qui bouleverse tout, a comme on voit transformé notablement aussi les conditions traditionnelles dans lesquelles s'opérait la formation du clergé français. Qu'en sera-t-il pour l'avenir ? Les avis se partagent. Ecoutons les docteurs *Tant pis* : " On ne détourne pas impunément les vocations des conditions et des milieux faits pour qu'elles y grandissent et s'y fortifient. La vie des camps ne remplace pas le séminaire sans dommage. Nos clercs ne sauraient y prolonger leur séjour sans y contracter des habitudes d'esprit et de vie, des libertés de langage et d'allures, peu compatibles avec la dignité ecclésiastique, qui ne s'en iront plus. Il faudra s'estimer heureux si, au retour au séminaire, on obtient d'eux l'indispensable minimum de régularité, d'assiduité aux exercices spirituels et d'application à l'étude. La formation écourtée dont on devra se contenter dans la hâte qu'on aura de combler les vides faits dans le clergé laissera subsister bien des lacunes."—"Non, répondent les docteurs *Tant mieux*. La vie des camps est une école de sacrifice, de courage, d'initiative et d'apostolat, qui complète heureusement l'oeuvre du

séminaire. Il va sortir des tranchées un clergé d'élite, mûri par la souffrance vaillamment supportée, compatissant aux misères d'autrui, habile à trouver le chemin des coeurs, inaccessible aux calomnies, entouré d'un prestige incontesté, d'autant plus empressé de se retremper aux sources surnaturelles, et de se munir de science ecclésiastique, qu'il en aura cruellement senti l'absence et constaté personnellement la nécessité. »

Ces conclusions contradictoires s'autorisent l'une et l'autre de considérations justes. Elles n'ont que le tort d'être trop générales. La vérité se trouve, comme toujours, au milieu. Les prêtres de demain passent par une épreuve qui grandira les uns et mutilera les autres. On peut croire que les insuffisances de ceux-ci seront amplement rachetées par les mérites de ceux-là, et que les faiblesses que l'épreuve leur aura révélées rencontreront au séminaire un correctif approprié. Le bon Dieu laboure trop profondément le sol de France pour n'y point faire germer quelque splendide moisson !

